

## Les usages de la biographie

In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 44e année, N. 6, 1989. pp. 1325-1336.

### Abstract

#### The Uses of Biography

The essential questions raised in the methodological investigations of contemporary historiography can also be found in biography, e.g. those of its relations with other social sciences of the relations between norms and behavior and between groups and individuals that constitute them of the limits of human freedom and rationality and of scales of analysis On the basis of typology and an analysis of the implications of biographies that break with the linear and factual tradition this article stresses the unexplored complexity of the biographical perspective.

---

#### Citer ce document / Cite this document :

Levi Giovanni. Les usages de la biographie. In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 44e année, N. 6, 1989. pp. 1325-1336.

doi : 10.3406/ahess.1989.283658

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess\\_0395-2649\\_1989\\_num\\_44\\_6\\_283658](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1989_num_44_6_283658)

---

## LES USAGES DE LA BIOGRAPHIE

GIOVANNI LEVI

1. Raymond Queneau note qu'« il y eut des époques où l'on pouvait raconter la vie d'un homme en faisant abstraction de tout événement historique »<sup>1</sup>. On pourrait aussi bien avancer qu'il y eut des époques — qui nous sont peut-être plus proches — où il était possible de relater un événement historique en faisant abstraction de toute destinée individuelle. Nous vivons aujourd'hui une phase intermédiaire : plus que jamais, la biographie se trouve au cœur des préoccupations des historiens, mais elle accuse clairement ses ambiguïtés. Dans certains cas, on y recourt afin de souligner l'irréductibilité des individus et de leurs comportements à des systèmes normatifs généraux, au nom de l'expérience vécue ; dans d'autres, en revanche, elle est perçue comme le lieu idéal où éprouver la validité des hypothèses scientifiques concernant les pratiques et le fonctionnement effectif des lois et des règles sociales. Arnaldo Momigliano a souligné tout à la fois l'ambiguïté et la fécondité de la biographie : d'un côté, « il n'est pas surprenant que la biographie soit en train de s'installer au centre de la recherche historique. Alors que les prémices de l'historicisme rendent plus complexes presque toutes les formes d'histoire politique et sociale, la biographie reste quelque chose de relativement simple. Un individu possède des limites claires, un nombre restreint de relations significatives... La biographie s'ouvre à tous les types de problèmes à l'intérieur de frontières bien définies »<sup>2</sup>. D'un autre côté, pourtant, « les historiens seront-ils un jour capables d'énumérer les innombrables aspects de la vie ? La biographie se trouve désormais investie d'un rôle ambigu en histoire : elle peut constituer un instrument de la recherche sociale ou, au contraire, proposer un moyen de la fuir »<sup>3</sup>.

Je n'ai pas l'intention de revenir sur un débat, depuis toujours inhérent aux sciences sociales et à l'historiographie, et que Pierre Bourdieu a qualifié, avec sa férocité salubre, d'absurdité scientifique<sup>4</sup>. Je pense néanmoins que dans une période de crise des paradigmes et de remise en cause féconde des modèles interprétatifs appliqués au monde social, le récent engouement des historiens pour la biographie et l'autobiographie invite à quelques remarques qui pourraient contribuer à la réflexion appelée par l'éditorial des *Annales* (n° 2, 1988). A mon sens, la plupart des interrogations méthodologiques de l'historiographie

## HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

contemporaine se posent à propos de la biographie, notamment les rapports avec les sciences sociales, les problèmes des échelles d'analyse, des relations entre règles et pratiques et, ceux, complexes, des limites de la liberté et de la rationalité humaines.

2. Un premier aspect significatif intéresse les relations entre histoire et récit. La biographie constitue, en effet, le passage privilégié par lequel les questionnements et les techniques propres à la littérature se posent à l'historiographie. On a beaucoup débattu de ce thème qui concerne surtout les techniques argumentatives dont usent les historiens. Libérée des entraves documentaires, la littérature s'accommode d'une infinité de modèles et de schèmes biographiques qui ont très largement influencé les historiens. Cette influence, plus souvent indirecte que directe, a suggéré des problèmes, des interrogations et des schèmes psychologiques ou comportementaux qui renvoient l'historien à des obstacles documentaires souvent insurmontables : à propos, par exemple, des gestes et des pensées de la vie quotidienne, des doutes et des incertitudes, du caractère fragmentaire et dynamique de l'identité et des moments contradictoires de sa construction.

Bien entendu, les exigences des historiens et des romanciers ne sont pas les mêmes, bien qu'elles se soient peu à peu rapprochées. Notre fascination de brasseurs d'archives pour les descriptions impossibles à étayer faute de documents alimente aussi bien le renouveau de l'histoire narrative que l'intérêt pour des nouveaux types de sources, où l'on pourrait découvrir des indices épars des actes et des paroles de la vie quotidienne. En outre, elle a relancé le débat sur les techniques argumentaires et sur la façon dont la recherche est transformée en acte de communication, par l'intermédiaire d'un texte écrit.

Peut-on écrire la vie d'un individu ? La question, qui soulève des points importants pour l'historiographie, est souvent évacuée au moyen de quelques simplifications qui tirent prétexte de l'absence de sources. Mon objectif est de montrer qu'il ne s'agit pas là de la seule ni même de la principale difficulté. Dans bien des cas, les distorsions les plus criantes proviennent de ce qu'en tant qu'historiens nous imaginons les acteurs historiques obéissant à un modèle de rationalité anachronique et limité. Suivant en cela une tradition biographique établie, et la rhétorique même de notre discipline, nous nous sommes rabattus sur des modèles qui associent une chronologie ordonnée, une personnalité cohérente et stable, des actions sans inertie et des décisions sans incertitudes.

3. A juste titre, Pierre Bourdieu a parlé à ce propos d'« illusion biographique », estimant qu'il était indispensable de reconstruire le contexte, la « surface sociale » sur laquelle agit l'individu, dans une pluralité de champs, à chaque instant<sup>5</sup>. Mais le doute sur la possibilité même de la biographie est un facteur récurrent. La biographie publique, exemplaire, morale n'a pas fait l'objet d'une mise en cause progressive ; il s'est agi plutôt d'oscillations, toujours en rapport étroit avec des moments de crise dans la définition de la rationalité, avec ceux aussi où l'affrontement entre individu et institutions devenait plus aigu. Ce fut, de façon frappante, le cas pendant une bonne partie du XVIII<sup>e</sup> siècle avec le débat qui s'ouvrit sur la possibilité d'écrire la vie d'un individu. Partie du roman (Sterne, Diderot), parce qu'il s'efforçait de construire

l'image d'un homme complexe, contradictoire, dont le caractère, les opinions et les attitudes étaient en perpétuelle formation, cette crise touche l'autobiographie (Rousseau) et finalement la biographie proprement dite. Cette période présente de nombreuses analogies avec la nôtre : la conscience d'une divergence entre le personnage social et la perception de soi y prit une acuité toute particulière. Les limites de la biographie y furent donc clairement perçues, alors même qu'on y assistait au triomphe du genre biographique.

Marcel Mauss décrit la différence entre personnage social et perception de soi en ces termes : « Il est évident, surtout pour nous, qu'il n'y a jamais eu d'être humain qui n'ait eu le sens, non seulement de son corps, mais aussi de son individualité spirituelle et corporelle à la fois ». Pourtant, ce sens du moi ne correspond pas à la façon dont « au cours des siècles, à travers de nombreuses sociétés s'est lentement élaboré, non pas le sens du "moi", mais la notion, le concept »<sup>6</sup>. En fait, il apparaît évident qu'à certaines époques, la notion socialement construite de soi a été particulièrement étroite : en d'autres termes, ce qui était considéré comme socialement déterminant et communicable ne recouvrait que de façon très inadéquate ce que la personne considérait elle-même comme essentiel. Ce problème, posé aujourd'hui en pleine lumière, est celui-là même que le XVIII<sup>e</sup> siècle avait explicitement formulé.

4. On peut donc partir de quelques exemples du XVIII<sup>e</sup> siècle. *Tristram Shandy* de Sterne peut être considéré comme le premier roman moderne, précisément parce qu'il souligne l'extrême fragmentation d'une biographie individuelle. Cette fragmentation est traduite par la variation continue des temps, par le recours à d'incessants renvois et par le caractère contradictoire, paradoxal, des pensées et du langage des protagonistes. On peut ajouter que le dialogue entre Tristram, l'auteur et le lecteur est un des traits caractéristiques du livre. C'est un moyen efficace pour construire un récit qui rende compte des éléments contradictoires constituant l'identité d'un individu et des différentes représentations que l'on peut en avoir selon les points de vue et les époques.

Diderot fut un grand admirateur de Sterne. Il en partageait les conceptions quant à la biographie qu'il jugeait incapable de saisir l'essence d'un individu. Non qu'il ait rejeté le genre biographique ; il pensait, plus exactement, que la biographie, bien qu'incapable d'être réaliste, avait une fonction pédagogique en ce qu'elle présentait des personnages célèbres et dévoilait leurs vertus publiques et leurs vices privés. A plusieurs reprises, Diderot a, en outre, caressé le projet d'écrire une autobiographie, avant de conclure à son impossibilité<sup>7</sup>. Son œuvre n'en est pas moins truffée d'allusions autobiographiques, dont on trouve les exemples les plus caractéristiques, à l'état de fragments, dans *Jacques le Fataliste*. Ici, le problème de l'individualité est résolu par le recours au dialogue : le jeune Jacques et son vieux maître ont chacun sa vie propre et ils échangent leurs points de vue et même souvent leurs rôles. De cette collaboration dialogique et accordée naît un personnage (largement autobiographique) qui paraît à la fois jeune et vieux. Vérité et illusion littéraire, autobiographie et multiplication des personnages prennent place dans cette oscillation ; chaque moment particulier, pris isolément, ne peut être qu'une déformation par rapport à la construction de personnages n'obéissant pas à un développement linéaire, et qui ne suivent pas un itinéraire cohérent et orienté.

Passons maintenant à un exemple classique d'autobiographie : les *Confessions* de Rousseau. A première vue, cet exemple paraît contredire l'impression que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, on a douté de la possibilité même de réaliser une autobiographie. Non seulement Rousseau a pensé qu'il était possible (peut-être pour lui seul) de raconter la vie d'un homme, mais il a estimé que ce récit pouvait être totalement véridique. Ainsi les *Confessions* s'ouvrent sur ce passage célèbre : « Voici le seul portrait d'homme, peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité, qui existe et qui probablement existera jamais ». D'emblée, à peine a-t-il commencé à écrire, l'auteur se voit confronté à une entreprise qui est peut-être possible, mais qui, de toute façon, sera unique : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur ». D'une certaine façon, l'avenir lui donnera tort. L'accueil reçu par les *Confessions* est bien connu : quand Rousseau donna son manuscrit à lire, il fut, à ses dires, mal compris et mal interprété. L'autobiographie était possible, mais on ne pouvait en communiquer la vérité. Devant cette impossibilité, non pas d'évoquer sa propre vie, mais de l'exposer sans qu'elle soit déformée ou altérée, Rousseau préféra renoncer. Il pensait lui aussi qu'il n'existait qu'une solution narrative, celle du dialogue, et dans les années qui suivirent la rédaction des *Confessions*, il en reprit la teneur sous une forme dialogique, *Jean-Jacques juge de Rousseau*, procédant ainsi à un dédoublement de son personnage. Pour Rousseau, comme pour Diderot ou Sterne (et auparavant Shaftesbury, qui fut probablement l'inspirateur de cette solution), le dialogue ne constituait pas seulement le moyen de créer une communication moins équivoque ; il était aussi une façon de restituer au sujet son individualité complexe en le libérant des plis de la biographie traditionnelle qui prétendait, comme dans une recherche entomologique, l'observer et le disséquer objectivement.

Cette crise, qui mériterait d'être analysée plus longuement, partit du roman pour s'étendre à l'autobiographie. Elle n'eut toutefois qu'un écho limité dans la biographie historique (même s'il conviendrait de s'arrêter davantage sur la vie de Johnson par Boswell, et en particulier au rôle de l'imagination dans la reconstruction des dialogues par l'auteur. Mais ici aussi, le problème du rapport entre auteur et personnage renvoie aux remarques précédentes sur le dédoublement des points de vue)<sup>8</sup>. Un compromis fut trouvé dans la biographie morale qui, de fait, renonçait à l'exhaustivité et à la véracité individuelles pour rechercher un accent plus didactique, en ajoutant parfois passions et émotions au contenu traditionnel des biographies exemplaires, à savoir les faits et gestes du protagoniste. A vrai dire, cette simplification suppose une certaine confiance dans la capacité de la biographie à décrire ce qui est significatif dans une vie. Cette confiance culminera d'ailleurs dans le positivisme et le fonctionnalisme, avec lesquels la sélection des faits significatifs va accentuer le caractère exemplaire et typologique des biographies, en privilégiant la dimension publique par rapport à la dimension privée et en considérant comme insignifiants les écarts aux modèles proposés.

5. Pourtant, la crise ressurgit au XX<sup>e</sup> siècle, en relation avec l'émergence de nouveaux paradigmes dans l'ensemble des champs scientifiques : crise de la conception mécaniste en physique, naissance de la psychanalyse, nouvelles

orientations de la littérature (on peut se contenter de citer les noms de Proust, Joyce, Musil). Ce ne sont plus les propriétés, mais les probabilités qui constituent l'objet de la description. La science mécaniste reposait sur la stricte délimitation de ce qui pouvait et devait se produire dans les phénomènes naturels. Une loi de prohibition l'a remplacée, qui définit, à l'inverse, ce qui ne peut se produire : dès lors, tout ce qui peut advenir sans la contredire entre dans les faits. Dans ce contexte, il devient essentiel de connaître le point de vue de l'observateur ; l'existence d'une autre personne en nous-même, sous la forme de l'inconscient, soulève le problème du rapport entre la description traditionnelle, linéaire, et l'illusion d'une identité spécifique, cohérente, sans contradiction, qui n'est que le paravent ou le masque, ou encore le rôle officiel, d'une myriade de fragments et d'éclats.

La dimension nouvelle que la personne assume avec son individualité n'a donc pas été seule responsable des perspectives récentes quant à la possibilité ou à l'impossibilité de la biographie. De façon révélatrice, la complexité même de l'identité, sa formation progressive et non linéaire, ses contradictions sont devenues les protagonistes des problèmes biographiques qui se posent aux historiens. La biographie a continué à s'épanouir, mais de manière toujours plus controversée et problématique, en laissant subsister à l'arrière-plan des aspects ambigus, non résolus, qui me paraissent constituer aujourd'hui l'un des lieux de confrontation privilégiés du paysage historiographique. En toile de fond, on trouve une nouvelle approche des structures sociales : la remise en cause des analyses et des concepts relatifs à la stratification et à la solidarité sociales, notamment, incite à présenter de façon moins schématique les mécanismes à travers lesquels se constituent réseaux de relation, strates et groupes sociaux. La mesure de leur solidité et l'analyse de la manière dont se font et se défont les configurations sociales soulèvent une question essentielle : comment les individus se déterminent-ils (consciemment ou non) par rapport au groupe ou se reconnaissent-ils dans une classe ?

6. Depuis quelques années, les historiens se sont donc montrés toujours plus conscients de ces problèmes. Pourtant, les sources dont nous disposons ne nous renseignent pas sur les processus d'élaboration des décisions, mais seulement sur les résultats finaux de celles-ci, c'est-à-dire sur des actes. Cette absence de neutralité de la documentation conduit souvent à des explications monocausales et linéaires. Fascinés par la richesse des destinées individuelles et en même temps incapables de maîtriser la singularité irréductible de la vie d'un individu, les historiens ont récemment abordé le problème biographique de façons très diverses. Je propose d'esquisser une typologie de ces approches, partielle sans doute, mais qui entend mettre en lumière la complexité irrésolue de la perspective biographique.

*a) Prosopographie et biographie modale.* Dans cette optique, les biographies individuelles n'offrent d'intérêt qu'autant qu'elles illustrent les comportements ou les apparences attachés aux conditions sociales statistiquement les plus fréquentes. Il ne s'agit donc pas de biographies véritables, mais plus exactement d'une utilisation des données biographiques à des fins prosopographiques. Les éléments biographiques qui prennent place dans les prosopographies ne sont

jugés historiquement révélateurs que pour autant qu'ils ont une portée générale. Ce n'est pas par hasard que les historiens des mentalités ont pratiqué la prosopographie tout en montrant peu d'intérêt pour la biographie individuelle. Michel Vovelle écrit à ce sujet : « Naturalisant les approches de l'histoire sociale quantitative, nous avons tenté, dans le domaine même de l'histoire des mentalités, de proposer cette histoire des masses, des anonymes, en un mot de ceux qui n'ont jamais pu se payer le luxe d'une confession, si peu que ce soit littéraire : les exclus, par définition, de toute biographie »<sup>9</sup>.

Au fond, la relation entre *habitus* de groupe et *habitus* individuel que développe Pierre Bourdieu renvoie à la sélection entre ce qui est commun et mesurable, « le style propre à une époque ou à une classe », et ce qui appartient à « la singularité des trajectoires sociales » : « en fait, c'est une relation d'homologie, c'est-à-dire de diversité dans l'homogénéité reflétant la diversité dans l'homogénéité caractéristique de leurs conditions sociales de production, qui unit les *habitus* singuliers des différents membres d'une même classe. Chaque système de dispositions individuelles est une variante structurale des autres..., le style personnel n'est jamais qu'un écart par rapport au style propre à une époque ou à une classe ». L'infinité des combinaisons possibles à partir des expériences statistiquement communes aux personnes d'un même groupe détermine ainsi « l'infinité des différences singulières », comme « la conformité et la manière » du groupe<sup>10</sup>. Ici encore, écarts et déviations, une fois signalés, semblent renvoyés à ce qui est structurellement et statistiquement propre au groupe étudié. Cette approche comporte certains éléments fonctionnalistes dans l'identification des normes et des styles communs aux membres du groupe et dans le rejet, comme non significatifs, des écarts et des déviations. Pierre Bourdieu soulève aussi bien la question du déterminisme que celle du choix conscient, mais le choix conscient est plus constaté que défini et l'accent paraît porter davantage sur les aspects déterministes et inconscients, sur les « stratégies » qui ne sont pas le résultat « d'une véritable intention stratégique ».

Ce type de biographie, que l'on pourrait dire modale en ce que les biographies individuelles ne servent qu'à illustrer des formes typiques de comportement ou de statut, présente bien des analogies avec la prosopographie : de fait, la biographie n'y est pas celle d'une personne singulière, mais plutôt celle d'un individu qui concentre toutes les caractéristiques d'un groupe. C'est d'ailleurs un procédé courant que d'énoncer d'abord des normes et des règles structurales (structures familiales, mécanismes de dévolution des biens et de l'autorité, formes de stratification ou de mobilité sociales...) avant de présenter des exemples modaux qui interviennent dans la démonstration à titre de preuves empiriques.

*b) Biographie et contexte.* Dans ce deuxième type d'utilisation, la biographie conserve sa spécificité. Toutefois, l'époque, le milieu et l'environnement sont fortement mis en valeur comme autant de facteurs capables de caractériser une atmosphère qui expliquerait les destinées dans leur singularité. Mais le contexte renvoie, en fait, à deux perspectives différentes. Dans un cas, la reconstitution du contexte historique et social dans lequel se déroulent les événements permet de comprendre ce qui paraît inexplicable et déroutant au premier abord. C'est

ce que Natalie Zemon Davis définit, en faisant référence à son travail sur Martin Guerre, comme « replacer une pratique culturelle ou une forme de comportement dans le cadre des pratiques culturelles qui sont celles de la vie au xvi<sup>e</sup> siècle »<sup>11</sup>. De même, l'interprétation que Daniel Roche propose pour comprendre son héros, le vitrier Ménétra, tend à normaliser des comportements qui perdent d'autant plus leur caractère de destinée individuelle qu'ils s'avèrent typiques d'un milieu social (en l'occurrence celui du compagnonnage et des artisans français de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle) et qu'ils contribuent, en fin de compte, au portrait d'une époque ou d'un groupe<sup>12</sup>. Il ne s'agit donc pas de ramener les conduites à des comportements types, mais d'interpréter les vicissitudes biographiques à la lumière d'un contexte qui les rend possibles et donc normales.

Dans un second cas, le contexte sert à combler les lacunes documentaires, au moyen de comparaisons avec d'autres personnes, dont la vie présente quelque analogie, à un titre ou à un autre, avec celle du personnage étudié. On peut ici rappeler que Franco Venturi, dans sa *Jeunesse de Diderot*, a reconstruit les premières années de la vie de son personnage pratiquement sans documentation directe. « Toutefois, dans leur ensemble, ces quelques fragments qui nous restent sur la première partie de sa vie ou bien ont une valeur purement anecdotique ou bien se distinguent mal des caractères généraux de l'époque qui fut celle de la jeunesse de Diderot. Pour donner un intérêt à une tentative de reconstruction de la biographie de ses premières années, il est indispensable d'élargir autant que possible autour de lui le nombre des personnes et des mouvements avec lesquels il entra alors en contact, de reconstruire autour de lui son milieu, de multiplier les exemples d'autres vies ayant quelque parallélisme avec la sienne, de faire revivre d'autres jeunes gens autour de lui »<sup>13</sup>.

Cette utilisation de la biographie repose sur une hypothèse implicite que l'on peut formuler ainsi : quelle que soit son originalité apparente, une vie ne peut être comprise à travers ses seules déviances ou singularités, mais, au contraire, en ramenant chaque écart apparent aux normes en montrant qu'il prend place dans un contexte historique qui l'autorise. Cette perspective a donné des résultats très riches, qui généralement savent maintenir l'équilibre entre la spécificité de la destinée individuelle et l'ensemble du système social. On peut toutefois déplorer que le contexte soit souvent dépeint comme rigide, cohérent, et qu'il serve de toile de fond immobile pour expliquer la biographie. Les destinées individuelles s'enracinent bien ici dans un contexte, mais elles n'agissent pas sur lui, elles ne le modifient pas.

*c) La biographie et les cas limites.* Parfois, pourtant, les biographies sont directement utilisées pour éclairer le contexte. Dans ce cas, le contexte n'est pas perçu dans son intégrité et dans son exhaustivité statiques, mais à travers ses marges. En décrivant les cas limites, ce sont précisément les marges du champ social à l'intérieur duquel ces cas sont possibles qui sont mises en lumière. On peut à nouveau citer ici l'article de Michel Vovelle sur la biographie : « L'étude de cas représente le retour nécessaire à l'expérience individuelle, dans ce qu'elle a de significatif, alors même qu'elle peut paraître atypique... Le retour au qualitatif par le biais de l'étude de cas répond à un mouvement dialectique dans le champ de l'histoire des mentalités. Pour moi, beaucoup plus qu'un désaveu des approches sérielles quantifiées, il en est le complément, permettant cette ana-



lyse en profondeur, qui préfère aux héros de premier plan de l'histoire traditionnelle ces témoignages sur la normalité... ou les apports plus ambigus, mais plus riches encore peut-être, du témoignage à la limite d'un personnage en situation de rupture » (Vovelle renvoie ici à ses études sur Joseph Sec et sur Théodore Desorgues<sup>14</sup>). Plus nettement encore, dans sa biographie de Menocchio, Carlo Ginzburg analyse la culture populaire à travers un cas extrême, en aucun cas modal : « En conclusion, même un cas limite (...) peut se révéler représentatif. Soit négativement — car il aide à préciser ce qu'il faut entendre, dans une situation donnée par "statistiquement le plus fréquent". Soit positivement — car il permet de circonscrire les possibilités latentes de quelque chose (la culture populaire) qui ne nous est connu qu'à travers une documentation fragmentaire et déformée »<sup>15</sup>.

Ici aussi le parallélisme avec la littérature est surprenant. Le personnage naturaliste traditionnel est progressivement passé au second plan, pendant que le récit de l'absurde assurait, chez Beckett par exemple, la solution des cas extrêmes. « Le principal atout du personnage traditionnel de roman venait de sa possibilité ou de sa liberté à engager un combat, victorieux ou non, contre la menace des situations extrêmes. C'est là que résidait son ressort dramatique. Il semble qu'aujourd'hui, les légitimistes du "personnage-homme" n'aient comme ultime expédient que de substituer des situations extrêmes aux situations dramatiques... Leurs destins d'aventuriers, de vagabonds, d'excentriques et de coléreux paraissent sortir d'un moulin mécanique qui chercherait à faire naître le mouvement dans la fixité atypique et les situations extrêmes sans issues »<sup>16</sup>. Mais dans cette optique aussi, le contexte social est souvent dépeint de façon trop rigide : en dessinant les marges de celui-ci, les cas limites élargissent la liberté de mouvement dont les acteurs peuvent jouir, mais ceux-ci perdent presque tout lien avec la société normale (le cas de Pierre Rivière est, à ce titre, exemplaire).

*d) Biographie et herméneutique.* L'anthropologie interprétative a, sans aucun doute, mis en relief l'acte dialogique, cet échange et cette alternance continuelle de questions et de réponses à l'intérieur d'une communauté de communication. Dans cette perspective, le matériau biographique devient intrinsèquement discursif, mais on ne parvient pas à en traduire la nature réelle, la totalité des significations qu'elle est susceptible de revêtir : elle peut seulement être interprétée, d'une façon ou d'une autre. C'est l'acte interprétatif lui-même qui devient significatif, c'est-à-dire le processus de transformation au texte, d'attribution d'un sens à un acte biographique qui pouvait en recevoir une infinité d'autres. Dès lors, le débat sur la place de la biographie au sein de l'anthropologie s'est engagé sur une voie prometteuse mais dangereusement relativiste<sup>17</sup>. L'histoire qui s'appuie sur les archives orales ou qui cherche à introduire la psychanalyse dans la recherche historico-biographique n'en subit toutefois l'influence que par intermittence et assez faiblement. Ici aussi, comme au XVIII<sup>e</sup> siècle, le dialogue se trouve au fondement du processus cognitif : la connaissance n'est pas le résultat d'une simple description objective, mais celui d'un procès de communication entre deux personnes ou deux cultures.

Au fond, cette approche herméneutique semble déboucher sur l'impossibilité d'écrire une biographie. En suggérant qu'il faut aborder le matériau biogra-

phique de façon plus problématique en repoussant l'interprétation univoque des destinées individuelles, elle a néanmoins stimulé la réflexion des historiens. Elle les a notamment conduits à un usage plus maîtrisé des formes narratives, elle les a orientés vers des techniques de communication plus respectueuses du caractère ouvert et dynamique des choix et des actions.

7. Cette typologie des utilisations et des interrogations que l'on rencontre aujourd'hui à propos de la biographie n'a pas pour ambition d'épuiser l'ensemble des possibilités ou des pratiques : on pourrait mentionner d'autres types, la psychobiographie par exemple, mais elle comporte tant d'éléments équivoques ou contestables qu'elle ne me paraît pas présenter aujourd'hui une importance significative. Les grands types d'orientation sommairement énumérés ici représentent donc les nouvelles voies qu'empruntent ceux qui cherchent à utiliser la biographie comme instrument de connaissance historique et à remplacer la traditionnelle biographie linéaire et factuelle, qui continue néanmoins à exister et à se porter fort bien.

Il ne s'agit toutefois que de solutions partielles, qui présentent encore des aspects très problématiques. La biographie constitue donc un thème dont il faut débattre, en s'éloignant peut-être de la tradition des *Annales*, mais en restant, pourtant, au carrefour des problèmes qui nous semblent aujourd'hui particulièrement importants : la relation entre normes et pratiques, entre individu et groupe, entre déterminisme et liberté, ou encore entre rationalité absolue et rationalité limitée. Je n'entends pas ici faire autre chose que de soumettre quelques thèmes à ce débat et de souligner que les quatre orientations évoquées ont en commun de passer sous silence des questions fondamentales. Celles-ci concernent en particulier le rôle des incohérences entre les normes elles-mêmes (et non plus seulement les contradictions entre la norme et son fonctionnement effectif) à l'intérieur de chaque système social ; en second lieu, le type de rationalité que l'on attribue aux acteurs en écrivant une biographie ; et, enfin, le rapport entre un groupe et les individus qui le composent.

8. C'est avant tout un problème d'échelle et de point de vue : si l'accent porte sur la destinée d'un personnage — et non sur l'ensemble d'une situation sociale — afin d'interpréter le réseau de relations et d'obligations extérieures dans lequel il s'insère, il est tout à fait possible de concevoir différemment la question du fonctionnement effectif des normes sociales. De manière générale, les historiens tiennent pour acquis que tout système normatif subit des transformations dans le temps, mais qu'à un moment donné il devient pleinement cohérent, transparent et stable. Il me semble, au contraire, que l'on devrait s'interroger davantage sur l'ampleur réelle de la liberté de choix. Bien entendu, cette liberté n'est pas absolue : culturellement et socialement déterminée, limitée, patiemment conquise, elle demeure toutefois une liberté consciente que les interstices inhérents aux systèmes généraux de normes laissent aux acteurs. Aucun système normatif n'est, de fait, assez structuré pour éliminer toute possibilité de choix conscient, de manipulation ou d'interprétation des règles, de négociation. Il me semble que la biographie constitue, à ce titre, le lieu idéal pour vérifier le caractère interstitiel — et néanmoins important — de la liberté dont disposent les agents, comme pour observer la façon dont fonctionnent

concrètement des systèmes normatifs qui ne sont jamais exempts de contradictions. On retient ainsi une perspective différente — mais non contradictoire — de ceux qui choisissent de souligner davantage les éléments de détermination, nécessaires et inconscients, comme le fait, par exemple, Pierre Bourdieu. Il y a relation permanente et réciproque entre biographie et contexte ; le changement est précisément la somme infinie de ces interrelations. L'intérêt de la biographie est de permettre une description des normes et de leur fonctionnement effectif, celui-ci n'étant plus présenté seulement comme le résultat d'un désaccord entre règles et pratiques, mais tout autant comme celui des incohérences structurelles et inévitables entre les normes elles-mêmes, incohérences qui autorisent la multiplication et la diversification des pratiques. Il me semble qu'on évite ainsi d'aborder la réalité historique à partir d'un schéma unique d'actions et de réactions et que l'on montre, au contraire, que l'inégale répartition du pouvoir, aussi grande et aussi coercitive soit-elle, n'est pas sans offrir une certaine marge de manœuvre aux dominés ; ces derniers peuvent dès lors imposer aux dominants des changements non négligeables. Il ne s'agit peut-être que d'une nuance, mais il me semble toutefois qu'on ne peut analyser le changement social là où l'on n'a pas préalablement reconnu l'existence irréductible d'une certaine liberté vis-à-vis des formes rigides et des origines de la reproduction des structures de domination.

9. Ces considérations invitent à réfléchir sur le type de rationalité qu'il faut imaginer lorsqu'on entreprend la description des acteurs historiques. Il est rare, en effet, que l'on s'éloigne des schèmes fonctionnalistes ou de ceux de l'économie néo-classique ; or ceux-ci supposent des acteurs en possession d'une information parfaite et considèrent, par convention, que tous les individus ont les mêmes dispositions cognitives, obéissent aux mêmes mécanismes de décision et agissent en fonction d'un calcul, socialement normal et uniforme, des profits et des pertes. Ces schèmes aboutissent ainsi à la construction d'un homme entièrement rationnel, qui ne connaît ni doutes, ni incertitudes, ni inertie. La plupart des biographies prendraient toutefois un tout autre visage si l'on imaginait une forme de rationalité sélective, qui ne cherche pas exclusivement la maximisation du profit, une forme d'action dans laquelle il serait possible de ne pas réduire les individualités à des cohérences de groupe, sans renoncer à l'explication dynamique des conduites collectives comme systèmes de relation.

10. Outre le caractère interstitiel de la liberté individuelle et la question de la rationalité limitée, un dernier point me paraît devoir être soulevé. Roger Chartier a récemment soutenu que l'opposition entre « analyse micro-historique ou *case studies* » et histoire socio-économique, entre étude de la subjectivité des représentations et étude de l'objectivité des structures, pouvait être surmontée, à condition de « tenir les schèmes générateurs des systèmes de classification et de perception comme de véritables 'institutions sociales', incorporant sous la forme de représentations collectives les divisions de l'organisation sociale »<sup>18</sup>. Cette remarque me paraît pleinement justifiée (à l'exception, peut-être, de l'assimilation de la micro-histoire aux *case studies* et à l'étude des représentations subjectives), mais insuffisante : l'accent étant mis sur le groupe, la relative stabilité des cohérences et des cohésions de groupe sont tenus pour acquises, tout

comme le fait qu'elles constituent le niveau minimal où l'on peut encore étudier avec profit les représentations du monde social et les conflits qu'elles suscitent. A mon sens, en privilégiant ainsi l'importance du groupe, on sous-estime le problème de sa construction, comme l'appréciation de sa solidité, de sa durée, de son ampleur, et on évacue, par conséquent, la question de la relation entre individu et groupe. Ce n'est donc pas un hasard si, dans le texte qui vient d'être cité, Chartier assimile volontiers et explicitement représentations individuelles et représentations collectives, comme si leur genèse était formellement semblable.

Certes, on abandonne ainsi l'observation d'ensembles sociaux et conceptuels indéterminés (culture populaire, mentalités, classes) pour construire une société fragmentée et conflictuelle, où les représentations du monde deviennent enjeux de lutte. Mais il subsiste une large part d'indétermination : les agrégats de groupe sont tenus pour acquis et pour définis ; on étudie les luttes de pouvoir et les conflits sociaux comme s'ils se jouaient entre des groupes dont la cohésion est présumée, comme si l'analyse des différences individuelles, à la limite si nombreuses qu'elles en deviennent impossibles à interpréter, ne pouvait rien apporter. Ici aussi, il s'agit peut-être seulement d'éclairage : si l'on insiste sur la « genèse sociale des structures cognitives » et sur l'aspect « d'incorporation sous forme de dispositions d'une position différentielle dans l'espace social », on laisse dans le vague l'activité des acteurs, conçue seulement comme le résultat « d'innombrables opérations d'ordination à travers lesquelles se reproduit et se transforme continûment l'ordre social »<sup>19</sup>. La notion d'appropriation en tant qu'« une histoire sociale des usages et des interprétations, rapportés à leurs déterminations fondamentales (qui sont sociales, institutionnelles, culturelles) et inscrits dans les pratiques spécifiques qui les produisent »<sup>20</sup>, aussi importante et utile soit-elle, laisse ouvert, elle aussi, le problème de la relation entre individu et groupe. On ne peut nier qu'il y ait un style propre à une époque, un *habitus* résultant d'expériences communes et répétées, tout comme, à chaque époque, il y a bien le style propre d'un groupe. Mais il existe aussi, pour chaque individu, un espace de liberté significatif qui trouve précisément son origine dans les incohérences des confins sociaux et qui donne naissance au changement social. Nous ne pouvons donc pas appliquer les mêmes procédures cognitives aux groupes et aux individus ; et la spécificité des actions de chaque individu ne peut être considérée comme indifférente ou privée de pertinence. Car le risque, non banal, est bien de soustraire à la curiosité historique des thèmes que l'on jugerait pleinement maîtrisés alors qu'ils restent encore largement inexplorés : par exemple la conscience de classe, ou la solidarité de groupe, ou encore les limites de la domination et du pouvoir. Les conflits de classifications, de distinctions, de représentations, intéressent aussi l'emprise du groupe socialement solidaire sur chacun des membres qui le composent, de même qu'ils révèlent les marges de liberté et de contrainte à l'intérieur desquelles les formes de solidarité se constituent et fonctionnent. J'imagine que, dans cette perspective, la biographie pourrait permettre un examen plus approfondi de ces problèmes.

Giovanni LEVI  
*Université de la Tuscia, Viterbe*

Traduit par Olivier Christin

## HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

### NOTES

1. Raymond QUENEAU, « L'histoire dans le roman », dans *Front national*, 4, 8, 1945.
2. Arnaldo MOMIGLIANO, « Storicismo rivisitato », dans *Fondamenti della storia antica*, Turin, 1984, p. 464.
3. Arnaldo MOMIGLIANO, *Lo sviluppo della biografia greca*, Turin, 1974, p. 8.
4. (« L'opposition tout à fait absurde scientifiquement entre individu et société »), Pierre BOURDIEU, « Fieldwork in Philosophy », dans *Choses dites*, Paris, 1987, p. 43.
5. Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », dans *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 62-63, juin 1986, pp. 69-72.
6. Marcel MAUSS, *Sociologie et anthropologie*, « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "moi" », Paris, Presses Universitaires de France, 8<sup>e</sup> éd., 1983, p. 335.
7. Sur la position de Diderot et de Rousseau à l'égard de la biographie et de l'autobiographie, cf. Jean-Claude BONNET, « Le fantasme de l'écrivain », dans *Poétique*, 63, septembre 1985, pp. 259-278.
8. Cf. William C. DOWLING, « Boswell and the Problem of Biography », dans Daniel AARON éd., *Studies in Biography*, Cambridge (Mass.), Cambridge University Press, 1978, pp. 73-93.
9. Michel VOVELLE, « De la biographie à l'étude de cas », dans *Problèmes et méthodes de la biographie*, Actes du colloque (mai 1985), Paris, 1985, p. 191.
10. Pierre BOURDIEU, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève-Paris, 1972, pp. 186-189.
11. Natalie ZEMON DAVIS, « AHR Forum : The Return of Martin Guerre. On the Lame », dans *American Historical Review*, 93, 1988, p. 590.
12. Daniel ROCHE éd., *Journal de ma vie. Jacques-Louis Ménétra, compagnon vitrier au 18<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1982, pp. 9-26 et 287-429.
13. Franco VENTURI, *Jeunesse de Diderot (de 1713 à 1753)*, Paris, 1939, p. 16.
14. Michel VOVELLE, art. cit., p. 197. Références à *L'irrésistible ascension de Joseph Sec, bourgeois d'Aix, suivi de quelques clés pour la lecture des naïfs*, Aix-en-Provence, 1975 et à *Théodore Desorgues ou la désorganisation*, Paris, 1985.
15. Carlo GINZBURG, *Le fromage et les vers : l'univers d'un meunier du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1988, 220 p.
16. Giacomo DEBENEDETTI, *Il personaggio uomo*, Milan, 1970, p. 30.
17. Cf. par exemple Paul RABINOW, *Reflections on Fieldwork in Morocco*, Berkeley-Los Angeles, 1977, ou encore Vincent CRAPANZANO, *Tuhami. Portrait of a Moroccan*, Chicago-Londres, 1980.
18. Roger CHARTIER, « La storia culturale fra rappresentazioni e pratiche », dans *La rappresentazione del sociale. Saggi di storia culturale*, Turin, 1989, p. 14.
19. Pierre BOURDIEU, *La noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Les Éditions de Minuit, « Le sens commun », 1989, 568 p. (p. 9).
20. Roger CHARTIER, *op. cit.*, p. 21.